

où les grands crimes sont rares ; et telle est l'Amérique du nord. Rappelez-vous, mon ami, qu'ayant la guerre, et pendant dix-neuf ans, on ne vit pas un supplice capital infligé dans le Connecticut.

Aussi, suis-je surpris que la peine de mort ne soit pas totalement abolie dans ce pays. Les mœurs y sont si pures, l'aisance y est si générale, la misère si rare ! Est-il donc besoin de peines aussi effrayantes pour arrêter le crime ? —

Le docteur Rush vient de faire valoir tous ces moyens, en demandant l'abolition de la peine de mort, à l'occasion d'une sentence portée contre deux malheureux frères, qui se sont rendus coupables de divers attentats pendant et depuis la dernière guerre. Il n'a pas réussi. Le conseil suprême a renvoyé à la législature, et il est à espérer que, se dégageant de sa vieille superstition pour les loix angloises, la Pensylvanie et tous les autres Etats du nord oseront donner à l'Europe un grand exemple de justice, d'humanité, de politique. On ne peut leur opposer les objections qu'on fait en Europe contre cette réforme ; tout est ici pour elle.

LETTRE XXXIII.

Sur les Quakers, leurs mœurs privées, leurs usages, etc.

JE vous ai promis, mon cher ami, un article particulier sur cette société respectable, je tiens aujourd'hui ma parole.

Vous vous rappelez avec quelle légèreté insultante M. Chatelux les a traités dans le Voyage très-superficiel qu'il a publié. Vous vous rappelez la censure énergique (1) que j'ai faite de ses erreurs, de ses mensonges et de ses calomnies. Vous n'aurez pas oublié la persécution sourde que m'attira cette critique, les manœuvres employées, pour en étouffer le succès, par ce marquis bel esprit, et par quelques académiciens qui vouloient tyranniser les opinions et accaparer les réputations. Vous n'aurez pas oublié ces bien

(1) Voyez l'*Examen critique des Voyages dans l'Amérique septentrionale*, de M. le marquis de Chatelux ; ou *Lettre à M. Chatelux*, dans laquelle on réfute principalement ses opinions sur les quakers, sur les nègres, sur le peuple et sur l'homme, etc. — 1786.

petites lettres insérées dans le Journal de Paris, qui étoit à la dévotion des despotes de toutes les couleurs (1); lettres où l'on déchiroit sans pitié les quakers, tandis que la main partielle des censeurs et des journalistes écartoit lâchement les réponses à ces virulantes diatribes.

Eh bien ! mon ami, j'ai pu comparer ici le portrait que j'avois fait des quakers aux originaux, et je me suis convaincu qu'à quelques défauts près, le portrait n'est pas flatté. Vous vous en convaincrez vous-même en lisant les détails qui suivent, en les observant, en vous communiquant les impressions qu'ils m'ont faites. J'ai tâché de me garantir, le plus qu'il m'a été possible, de la prévention qu'auroit pu me donner pour eux l'accueil flatteur qu'ils m'ont fait, et qui avoit été préparé par cette Apologie que j'avois publiée en leur faveur. Elle a été traduite en anglois, ici même, par des membres respec-

(1) Ce seroit ici le lieu, peut-être, de rendre compte de toutes ces manœuvres, de publier la correspondance que cette affaire occasionna entre M. Chatelux, plusieurs autres personnes et moi; mais, forcé d'abrégier ce que j'ai à dire sur les quakers, je remets cette publication à d'autres temps.

tables de cette société, répandue avec profusion parmi les amis; et j'ai vu, avec satisfaction, qu'elle avoit contribué à dissiper les préjugés fâcheux qu'avoient fait naître contre notre nation, les indiscretions, les vanteries, les sarcasmes indécents de ce frivole académicien.

Je dois, en commençant, vous rappeler le tableau général que j'ai fait autrefois (1) en Angleterre, de la conduite privée, des mœurs de ces quakers, que vous avez été vous-même à portée de connoître et d'approfondir, dans vos fréquens voyages en Angleterre, et dans votre long séjour en Irlande.

« La simplicité, la candeur, la bonne foi caractérisent leurs actions, leurs discours. Ils ne sont pas affectueux, mais ils sont sincères; ils ne sont pas polis, mais ils sont humains; ils n'ont pas d'esprit, de cet esprit brillant, sans lequel on n'est rien en France, avec lequel on peut être tout; mais ils ont du bon sens, un jugement sain, un cœur droit, une ame honnête; enfin, si je désirois

(1) Voyez le n° 4, page 196 du tome 2 du *Journal du Lycée de Londres, ou tableau des sciences en Angleterre.* — Paris. — Peri.se. 1784.

vivre en société, ce seroit avec des quakers; si je voulois m'amuser, ce seroit avec mes compatriotes. — Et leurs femmes, me dirait-on, que sont-elles? Elles sont ce qu'elles devoient être par-tout, fidelles à leurs maris, tendres pour leurs enfans, vigilantes, économes dans leur ménage, simples dans leurs ajustemens; elles ne sont point du tout, et c'est là leur principal caractère, empressées à plaire à d'autres individus, ni au monde en général; nulles à l'extérieur, elles se réservent tout pour leur intérieur. Il est encore quelques pays où règne cette simplicité de mœurs: par exemple, les Arabes l'ont conservée avec la vie errante des premiers patriarches. Disons-le, répétons-le, c'est dans ces mœurs qu'on trouve de bons ménages, des familles heureuses et des vertus publiques; nous, malheureux, gangrenés au sein de notre civilisation et de notre politesse, nous les avons abjurées. Aussi, qui de nous est heureux, sinon celui qui a la force de se reporter à la vie de la nature, et de vivre comme les bonnes gens des siècles passés. . . . ? *Ad naturam si vives*, dit Sénèque, *nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives* ».

Je ne vous rappellerai pas tout ce qu'a écrit M. Crevecœur sur les quakers; je ne veux vous dire ici que ce qu'il n'a pas dit.

La simplicité est la vertu favorite des quakers; et les hommes suivent encore assez strictement le conseil de Penn (1).
« Que tes vêtemens soient unis et simples; vise à la commodité et à la décence, mais point à la vanité. . . . Si tu te tiens propre et chaud, ton but est rempli; vouloir faire davantage, c'est voler les pauvres ».

J'ai vu *Jacques Pemberton*, un des plus riches quakers, et que ses vertus faisoient regarder comme un de leurs plus respectables chefs; je l'ai vu porter un habit rapé, mais sans taches: il aimoit mieux vêtir le malheureux, dépenser pour la cause des noirs, que de changer souvent d'habits.

Vous connoissez l'habillement des quakers.

(1) Voyez l'ouvrage de Penn, intitulé: *Fruits de la solitude, ou réflexions et maximes sur la manière de se conduire dans le cours de la vie*; par Guillaume Penn.

Ce manuel excellent, qui devoit être dans les mains de tous ceux qui veulent pratiquer la vertu, sur-tout celle des républicains, a été dernièrement traduit par M. Bridel, et se trouve à Paris, chez le Gras, quai de Conti.

— Chapeau rond, presque toujours blanc; habit de drap, en général assez fin; bas de coton, ou de laine; point de poudre aux cheveux, qui sont coupés en rond: voilà leur costume. Ils portent communément, dans leur poche, un petit peigne renfermé dans un étui. Quand ils entrent dans une maison, et que leurs cheveux sont en désordre, ils se peignent, sans cérémonie, vis-à-vis le premier miroir qu'ils rencontrent.

Le chapeau blanc, qu'ils préfèrent, est devenu plus commun ici depuis quelque temps, d'après les avantages que Franklin a prouvé qu'il possédoit, et d'après les inconvénients de ceux teints en noir.

Les quakers des campagnes portent, en général, du drap fabriqué dans leurs propres maisons; et on m'a fait remarquer qu'à leur assemblée générale du mois de septembre de cette année, les neuf dixièmes, et ils étoient près de quinze cents, étoient vêtus avec ces draps américains, et avoient ainsi donné le bon exemple aux autres sectes.

Ils tiennent toujours à n'avoir pas de bouton à leur chapeau: non pas qu'en soi-même ils ne regardent cet usage comme indifférent;

mais, méprisant toutes les vanités et les superfluités, et cherchant à n'avoir que des membres éprouvés qui soient au-dessus du ridicule, ils exigent de tous qu'ils ne soient point habillés comme le reste des hommes. C'est une épreuve d'abord, et ensuite elle devient le caractère distinctif des vrais fidèles.

Il y a des quakers qui s'habillent avec plus de soin et de recherche, qui se poudrent, qui portent des boucles d'argent et des manchettes; on les appelle *wet quakers*. Les autres les regardent comme des schismatiques ou des hommes foibles, les admettent bien dans leurs assemblées de dimanche, mais jamais dans celles de mois ou de quartier.

Il n'y a pas plus de quinze ans, que c'étoit en Amérique et dans toutes les sectes, une espèce de crime de mettre de la poudre. Une mère envoyoit sa fille au spectacle, et ne vouloit pas qu'elle se poudrât. Mais les mœurs, dans presque toutes les sectes, ont changé depuis la dernière guerre, par la communication des armées européennes. Disons-le, à l'honneur des quakers, elles se sont moins altérées chez eux. A quoi le doivent-ils? A la rigueur qu'ils mettent à suivre leur discipline, et à désavouer ceux qui s'en écartent.

Les quakers prennent les bas de laine le 15 septembre ; c'est un article de leur discipline. Car elle s'étend jusque sur leurs habillemens, et c'est à leur régularité à l'observer, qu'ils attribuent leur vie longue. Voici un fait que j'ai oublié de vous citer, et qui le prouve. Parmi les quakers contemporains de Penn, en 1693, il en existe encore six au moment où je vous écris. Drinker, né en 1680, n'est mort que cent ans après. C'est cette intime conviction de la bonté de leur méthode, qui fait que les quakers persévèrent dans leur costume avec constance. On les taxe de singularité, et c'est le conseil de la raison et d'une longue expérience.

Voilà pourtant le costume si simple que des écrivains même qui passent pour graves, ont affecté de ridiculiser (1).

(1) M. Rigoley de Juvigny, dans un livre fort lourd, sur la décadence des mœurs et des lettres, se plaint de nos voyages fréquens à Londres, de la simplicité du costume anglois, que nous avons rapportés, et des suites funestes de cette simplicité. — « Sous ce vêtement grossier, dit-il, cette toque ronde et pointue, rabattue sur le nez, ne prendroit pas pour des quakers ce courtisan, ce grand seigneur, dépouillés des marques de leurs dignités, courant les rues à

Les femmes des quakers sont généralement habillées plus solidement que les autres Américaines ; aussi, sont-elles moins sujettes aux maladies, comme je l'ai déjà remarqué. Cependant, l'âge et la fortune mettent des différences dans leurs habillemens, et ces différences sont bien plus sensibles que parmi les hommes. Les matrones portent les couleurs les plus graves, et souvent les plus lugubres, et les petits bonnets noirs ; leurs cheveux sont simplement retroussés. Les jeunes les bouclent souvent avec un soin, avec une recherche, qu'on m'assure employer autant de temps que la toilette la plus raffinée. Elles portent un petit chapeau couvert de satin ou de soie. Je l'ai observé avec peine. Ces jeunes quakeresses, que la nature a si bien partagées, dont les charmes ont si peu besoin d'emprunter la main de l'art et des agrémens étrangers, sont remarquables par leur choix

pied, exposés sans cesse à quelque événement fâcheux, couroyés et poussés par le premier passant.

On jugera encore mieux de cet auteur par une autre opinion. Il pense que les écrits des philosophes sont indifférens à la chose publique, et que le peuple est une masse de brutes-nés, qu'il est de l'intérêt général de laisser dans l'ignorance.

des plus jolies toiles, des mousselines et des soieries les plus fines; des éventails élégans jouent entre leurs doigts. Le luxe oriental lui-même ne dédaigneroit pas le linge fin dont elles se servent. Est-ce là ce que leur prêche leur fondateur Penn? «La modestie et la douceur, leur dit-il, sont les plus riches et les plus beaux ornemens de l'ame. Plus la parure est simple, plus la beauté de ces qualités paroît ».

Je le dis avec franchise, et je dois le dire à mes amis les quakers, parce que je ne veux flatter pas même mes amis, parce que je suis sûr que les quakers me liront, et qu'un bon avis germe toujours chez eux, si quelque chose peut discréditer leurs principes au dehors, c'est ce relâchement insensible qui s'introduit dans leurs mœurs et leurs usages. On regarde leurs recherches dans les étoffes, comme un luxe hypocrite, comme un luxe mal déguisé, qui est au moins inconséquent dans des hommes voués d'une manière éclatante à la simplicité, à l'austérité.

Le luxe commence où l'utilité finit. Or, de quelle utilité est pour le corps du linge plus ou moins fin? et de quelle utilité ne seroit pas l'argent qu'on consacre à ce luxe? Il y a tant

tant de bonnes choses à faire! tant d'hommes qui ont besoin!

Ce luxe, dans les choses simples, annonce plus de vanité même que le luxe ordinaire; il semble donner la mesure de la richesse, de cette richesse dont on affecte de mépriser l'ostentation. Ce luxe, enfin, annonce qu'on n'a plus l'esprit véritablement pénétré des grands principes de la morale. Il prouve qu'on met son bonheur ailleurs que dans les vertus, qu'on le fait dépendre de *paroître*, de *briller*.

Et quel mauvais exemple ne donnent pas à cet égard aux Américains, les quakers qui ont été leurs modèles dans la simplicité! Leur pays ne fabrique point, et ne fabriquera de long-temps ce linge fin, ces toiles délicates, ces mousselines dont le tissu est presque imperceptible; il faut les acheter de l'étranger, auquel on a déjà recours pour tant d'autres besoins plus nécessaires. Ainsi l'on dérobe, pour ces objets de luxe, à son pays un numéraire qui lui seroit si utile, pour étendre les défrichemens et les entreprises. . . . Que les quakers qui liront cet article, le méditent; qu'ils songent que l'usage du rum, contre lequel ils s'élevèrent avec tant de force, ne peut faire